

Clarice  
Lispector  
*Mes  
chéries*



**Lettres  
à ses sœurs**  
1940 - 1957

*des femmes*  
Antoinette Fouque



Mes chéries

Titre original : *Minbas Queridas*

© 2007, Heirs of Clarice Lispector

Publié par Editora Rocco Ltda, Rio de Janeiro, Brésil

© 2015, *Des femmes*-Antoinette Fouque pour la traduction française,

33-35, rue Jacob, 75006 Paris, France

[www.desfemmes.fr](http://www.desfemmes.fr)

Fac-similés des lettres manuscrites de Clarice Lispector :  
avec l'aimable autorisation de Paulo Gurgel Valente.

**Notes :** Teresa Montero, sauf indication : « (NdT) »

Teresa Montero remercie particulièrement Tania Kaufmann et Nicole Algranti  
pour leur collaboration à sa recherche dans les archives des lettres de Clarice.

Didier Lamaison, co-traducteur de cette œuvre, a bénéficié d'une bourse du  
Programme de Résidence au Brésil pour les traducteurs étrangers, accordée par le  
ministère de la Culture du Brésil, à travers la Fundação Biblioteca Nacional.



MINISTÉRIO DA CULTURA  
Fundação BIBLIOTECA NACIONAL

ISBN PDF : 9782721008152

ISBN PNB PDF: 9782721008176

Diffusion CDE

Clarice Lispector

*Mes chéries*

Lettres à ses sœurs, 1940-1957

Préface de  
Nádia Battella Gotlib

Traduction du portugais (Brésil) par  
Claudia Poncioni et Didier Lamaison

LIVRE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

*des femmes*  
Antoinette Fouque



## Le pouvoir des lettres

*«Car lorsque nous sommes ensemble nous ne nous écrivons pas de lettres et ce n'est apparemment qu'en s'écrivant qu'on peut se dire certaines choses.»*

Les lettres de Clarice à ses deux sœurs Tania et Elisa n'existent que grâce à la distance qui les a séparées à différentes époques. Parce qu'elles n'étaient pas ensemble, elles se sont écrit. Et ont ainsi pu se dire «certaines choses». Mais ces «choses» ont pris du temps pour être mises à la portée du public. Un premier ensemble de lettres a été publié en 1981 – quatre ans, donc, après la mort de Clarice, le 10 décembre 1977. On les trouve éparpillées dans un chapitre du livre d'Olga Borelli publié à Rio de Janeiro en 1981, et traduit en 2003 par Maryvonne Pettorelli et Véronique Basset sous le titre *Clarice Lispector, d'une vie à l'œuvre*, aux éditions Eulina Carvalho. Ce livre contenait non seulement des extraits de nombreuses lettres échangées avec ses sœurs, mais aussi des fragments inédits de Clarice, outre le témoignage d'Olga elle-même, qui avait travaillé pendant huit ans auprès d'elle comme secrétaire : elle prenait en note et dactylographiait ses textes, Clarice ayant perdu en partie l'usage de sa main droite après l'incendie survenu chez elle en 1966.

Ce livre fournit un accès essentiel à l'intimité de Clarice grâce aux détails précieux, saisis sur le vif, de sa routine

domestique, qui nous aident à nous faire une idée de sa physionomie intellectuelle et artistique. Il reste qu'au dernier chapitre, qui rassemble des passages de ses lettres à ses sœurs, fait défaut l'indispensable précision sur leur provenance et datation.

L'année 2011 représente une deuxième étape, avec la publication des échanges entre Clarice et Fernando Sabino, réunis dans un volume intitulé *Cartas perto do coração* (Rio de Janeiro, Record). Ces cinquante lettres – vingt-sept de Clarice et vingt-trois de Fernando Sabino – nous conservent le souvenir de cette amitié entre les deux écrivains sur une période de vingt-trois ans (1946-1969), avec, parfois, quelques longues interruptions.

Dans une écriture que rien ne bride, sans précautions formelles, ils partagent, outre une vive attention à la «façon de vivre» de l'autre, diverses expériences, évoquant avec une vigilance critique continuelle leurs projets professionnels, l'édition de leurs œuvres, donnant des avis sur leur propre production et sur celle de l'autre.

Fernando Sabino s'est engagé avec sensibilité dans l'organisation de ce livre, où il manifeste sa générosité à l'endroit du lecteur, en y rappelant la liste des deux cent quatre remarques qu'il avait faites dans ces lettres à Clarice à l'époque où elle préparait son roman *A maçã no escuro* («la pomme au noir», *Le Bâtitteur de ruines*), et qu'elle avait adoptées dans sa version définitive du roman, en 1961. Pourtant, sa familiarité avec le contenu de ces lettres aurait permis d'y ajouter bien d'autres annotations à même de satisfaire la curiosité des futurs lecteurs sur les nombreux sujets abordés dans cette substantielle correspondance.



2002 marque un nouveau chapitre de l'histoire de la correspondance de Clarice. Un volume intitulé *Correspondências*, édité par Teresa Montero (Rio de Janeiro, Rocco) réunit des lettres échangées avec des amis et des parents, dont certains écrivains, tels que Lúcio Cardoso, Erico Verissimo, Rubem Braga. Parmi elles figure un lot de douze lettres de Clarice à ses sœurs, qui correspond à la donation de douze originaux faite par Tania à la Bibliothèque nationale, à Rio de Janeiro. On y trouve parfois la correspondance active et passive. Mais ce n'est pas une édition commentée. Rares sont les notes. Et l'on ignore quel a pu être le critère de sélection des lettres.

Signalons enfin l'ensemble de lettres conservées à la Fondation Casa de Rui Barbosa (Rio de Janeiro), composé de la correspondance active et/ou passive de Clarice avec des éditeurs, des traducteurs, des chercheurs, des amis, des parents, qui est en attente de publication.

Ce n'est qu'en 2007 que les lettres de Clarice à ses sœurs, au nombre de cent vingt, sont rassemblées dans le volume *Minhas queridas* par Teresa Montero (Rio de Janeiro, Rocco), qui trouve aujourd'hui son édition française. Il s'agit d'une publication presque complète de cette correspondance, dès lors que n'en font pas partie les douze lettres précédemment publiées dans le volume *Correspondências*.

La première lettre qui y figure date de 1940. Clarice avait dix-neuf ans. Elle passait des vacances dans une propriété proche de Rio de Janeiro. La même année, elle publie son premier conte dans un magazine. Étudiante en droit, elle commençait une carrière de journaliste.

1940 est une année triste. Son père disparaît en août, dix ans après sa femme, Marieta, décédée à Recife, où sa famille juive s'était installée en 1925, après avoir passé trois ans à Maceió, une ville du même Nordeste brésilien, où vivait une sœur de Marieta, Zina, mariée à José Rabin. Ce couple hébergea en 1922 les cinq immigrants de la famille Lispector – Pedro, Marieta et leurs trois filles – venus d'Ukraine.

Après la mort de leur père, les deux sœurs célibataires – Elisa l'aînée, et Clarice la benjamine – vont habiter chez la troisième, Tania, déjà mariée à William Kaufmann. Elles sont toujours très proches, réunies de nouveau sous le même toit.

Lorsque Clarice s'absente une deuxième fois, pour suivre son mari le diplomate Maury Gurgel Valente dans ses diverses affectations, commence une correspondance de quinze ans. Les lettres sont expédiées des villes où Clarice a vécu ou qu'elle a visitées à l'occasion de voyages touristiques. Malheureusement elles ne forment qu'une correspondance active : on ne trouvera pas ici en alternance les lettres de ses sœurs qui, à ma connaissance, se sont perdues. Nous nous trouvons ainsi privés des lettres de deux autres écrivaines, puisque Elisa a publié onze livres, parmi lesquels des romans, des contes et des souvenirs, qui lui ont valu trois prix littéraires – et que Tania, pour sa part, a publié un livre de contes.

Il est vrai que, d'un certain point de vue, ce dialogue développe une manière de *conversation* de Clarice avec ses sœurs : tantôt elle s'adresse à l'une, tantôt à l'autre, en commentant les réponses que chacune lui faisait dans

ses propres lettres. Par ce moyen, il nous est donné indirectement, à nous, lecteurs, d'entretenir, aussi, un contact *vivant* avec les destinataires.

Du reste, ce qui sans doute ressort le mieux ici est le besoin de communiquer de Clarice, disons même son angoisse, presque une obsession de recevoir des nouvelles de ses sœurs, surtout dans ses moments les plus tourmentés, à Berne, ville trop silencieuse, jadis cernée de fortifications, où l'écrivaine se sent emprisonnée, et où, non par coïncidence, elle écrit *A cidade sitiada*, publié en 1949 (*La Ville assiégée*). La circulation même de ces lettres semble ainsi en représenter le thème central : Clarice y manifeste avec insistance son désir d'en recevoir, elle se plaint quand elle n'en reçoit pas, et va jusqu'à menacer de ne plus écrire dans ses moments de plus grande dépression. Ces lettres lui sont un baume, au milieu de sa solitude, avec des vertus magiques : « Peut-être y a-t-il une enveloppe pour Naples, et peut-être à l'intérieur une enveloppe pour moi. Comme dans ce conte de fées qui renferme un œuf qui renferme une baguette magique. Une lettre de vous est pour moi une baguette magique. Elle me fait changer d'humeur. » (Naples, 25 mars 1945.)

Cet échange puise à une source d'énergie continue : l'affect. Ces lettres fonctionnent à la tendresse, à l'effusion, à l'amitié, à la camaraderie, à l'amour et à la nostalgie. Et il y a un *lien de famille* qui les cimente, au long de ces presque deux décennies de correspondance, par les affinités et la complicité. Qui du reste sont déclarées sans ambages ni réserves.

Prises dans un halo d'intimité, leur expression coule au gré de l'heure. D'où les modulations de ton, en fonction de l'état d'esprit de l'expéditrice, qui semble s'abandonner aux

suites immédiates du moment où elle écrit, qui poursuit son élan, apparemment du moins, sans censure. C'est ce qui peut caractériser encore ces lettres : leur ton familier et franc, d'une sœur à ses sœurs.

Remarquable aussi dans ces missives est la variété des sujets, avec de brèves allusions aux événements de l'Histoire, l'Italie en guerre ou l'engagement de Clarice dans un hôpital napolitain, mais qui n'occasionnent que de rapides allusions à la tragédie de la guerre et au désir qu'elle s'achève vite. Clarice n'était guère impliquée dans sa judéité. En tant que citoyenne naturalisée brésilienne et d'ascendance juive, elle aurait pu s'étendre davantage sur la tragédie de la guerre. Elle ne l'a pas fait. Du moins dans ces lettres. Se sentait-elle un devoir de réserve, en tant que femme de diplomate ?

Et une question demeure : sa sœur Elisa, qui, à l'inverse de Clarice, était pratiquante et qui a écrit sur les us et coutumes de ses ascendants, aurait-elle abordé, dans ses propres lettres, les persécutions des Juifs en Europe ? On ne le sait pas, car, nous l'avons dit, on suppose que ces lettres d'Elisa ont été perdues.

Une hypothèse, pourtant, du moins pour ce qui concerne les lettres écrites par Clarice, est que toute posture critique l'indifférait. Leur puissance réside surtout dans leur capacité à construire et maintenir un état de présence, en dépit de la distance, en renforçant par là des nœuds affectifs à même de suppléer au difficile et douloureux vide de l'absence. Par ce fait, tout se plie à la relation sororale qui transforme des matières diverses en préoccupation intime et limitée au cercle familial.

D'ailleurs, c'est ainsi qu'apparaît le personnage de Maury. Il est toujours présent dans les lettres, qu'il hante à propos de tel ou tel détail. Pourtant, dans l'une d'elles, parmi les plus vives de ce recueil, Clarice raconte, avec force détails, une crise conjugale, dès la deuxième année de mariage (Belém, 8 juillet 1944). Bien des années plus tard, à mesure qu'approche la séparation du couple, qui se produit en juin 1959, singulièrement la correspondance avec ses sœurs s'interrompt, exactement deux années avant. Compte tenu de la permanence ininterrompue de cette correspondance, pourquoi cesse-t-elle justement pendant ces deux dernières années du mariage de Clarice, aux États-Unis? Les sœurs auraient-elles eu le souci de soustraire ces lettres à la possible connaissance ultérieure du public?

Bien qu'elle ne se présente dans ces lettres ni comme intellectuelle, ni comme écrivaine, mais comme une simple *sœur* qui écrit, Clarice avoue ne pouvoir vivre sans écrire, car la littérature est, pour elle, plus importante même que l'amour. De fait, elle finit par laisser affleurer une pensée esthétique ajoutée à une création fictionnelle. Les instantanés de son existence sont très proches de quelques genres narratifs : tantôt le journal, tantôt le récit autobiographique, tantôt la littérature de voyage, tantôt la chronique sur les faits les plus divers... Mais l'important c'est qu'y ressort, presque toujours, un détail surprenant, pour faire émerger un nouveau sens, qui exhausse sa dimension humaine. Il ne serait donc pas exagéré d'avancer que certaines scènes pourraient presque être lues comme celles d'un roman. Digne d'un roman, la scène de crise conjugale à Belém, détaillant avec

subtilité une turbulence intérieure qui renvoie à l'élaboration de personnages comme Joana par exemple, de son *Perto do coração selvagem* (*Près du cœur sauvage*, 1943), qui venait d'être publié.

En l'occurrence, l'épistolière deviendrait presque un personnage, qui, en tant que personnage femme, fraie un destin commun à son espèce, mais riche de particularités remarquables, amenant à l'émergence d'une existence unique : celle d'une *artiste de la parole*.

Cette *artiste de la parole* que le lecteur découvrira en parcourant des yeux ce chemin, lettre après lettre...

«Vous n'avez jamais éprouvé ce que c'est que de recevoir des lettres quand on est à l'étranger, surtout à l'étranger comme je le suis, entièrement étrangère : on demande sans espoir mais pleine d'espoir et de quasi-certitude : y a-t-il des lettres pour moi ? Et si la réponse est : celle-ci est arrivée – alors j'en reste stupide de surprise et de reconnaissance.» (Berne, 21 avril 1946.) L'édition de ce livre permet à Clarice de partager cette joie avec nous, ses lecteurs. Aussi bien, leur lecture recèle-t-elle force surprises. Et nous emplît de gratitude envers des sœurs qui prirent le soin de conserver ce trésor.

Lisons-les maintenant.

Nádia Gotlib

## Note des traducteurs

Cette correspondance surprendra les lectrices et les lecteurs familiers de Clarice Lispector. Entre l'écriture publique et l'écriture privée de Clarice, nulle continuité décelable. On y retrouve une femme différente de celle que l'on connaît en France. Mais la connaît-on vraiment? L'écrivaine certainement, tandis qu'ici c'est surtout la sœur que l'on découvre. Une sœur aimante, l'étoile la plus éclatante de la constellation des trois jeunes et belles Lispector, qui partagent non seulement des projets littéraires ou l'expérience de la maternité, mais aussi le quotidien le plus banal et futile : elles sont jeunes, elles sont belles, elles veulent plaire.

Ces lettres, fruit d'une écriture hâtive, envoyées souvent au gré des porteurs, dans un moment d'angoisse ou de solitude, demandent avant tout, à Tania et à Elisa, des preuves d'amour – puisqu'elles en sont. Nous sommes ici devant une écriture spontanée, « naturelle », non revue, non corrigée. Ce style est en lui-même porteur de sens et ainsi les lectrices et les lecteurs français découvriront une Clarice très éloignée de l'écrivaine admirablement apprêtée qu'ils connaissaient jusqu'à ce jour. Parfois nous avons nous-mêmes été décontenancés d'y retrouver une écrivaine en robe de chambre, dans son intimité, dont la langue de ces lettres est le reflet.

Est-ce à dire que si la Clarice publique est réputée « difficile », l'autre sera, par le fait même, « facile »? Nullement, hélas.

De technique, le travail du traducteur devient éthique : si la loyauté, en matière de traduction, est une valeur qui ne souffre contestation, de quels yeux, pourtant, les lectrices et les lecteurs français découvriront-ils notre version de cette écriture, quels soupçons pourraient-ils s'insinuer, impliquant les traducteurs mêmes, dont l'humilité est ainsi mise à l'épreuve ?

Mais l'exigence de vérité l'a emporté, évidemment. Les lectrices et lecteurs français devront s'y faire : à ses sœurs, Clarice écrit ainsi, et pas autrement.

Ils seront renvoyés, du coup, à une problématique centrale, présente dès le titre du premier roman : quand est-on au plus « près du cœur sauvage » de Clarice ? Où est la « sauvagerie » du cœur de Clarice ? Où est la Clarice à l'état brut ?

Signalons enfin que si cette édition est lourdement grevée de notes<sup>1</sup>, la responsabilité n'en est nullement imputable au pédantisme : situer des lettres dans leur contexte est bien l'un des principaux défis de l'édition de correspondances. Nous n'avons eu le souci que de chercher à faciliter la lecture de ces lettres.

Claudia Poncioni et Didier Lamaison

<sup>1</sup> Nous remercions très chaudement Nádia Battella Gotlib pour les réponses apportées à nos questions.







RIO DE JANEIRO, 1940-1942.

17 mai 1940

Petite Elisa, ma chérie :

C'est aujourd'hui vendredi que finalement nous avons reçu ta lettre. « Finalement » parce que tu me manques tellement à la maison, que mardi déjà j'attendais le courrier. Avec ton départ la maison s'est retrouvée très vide et moi très seule. J'espère seulement que tout cela trouve sa justification dans le meilleur profit que tu pourras retirer de ton séjour ici.

Je prévois d'aller là-bas samedi prochain. Ou peut-être le suivant, parce qu'il y a une soirée dansante, et qu'il y a une probabilité sur trois millions pour que j'y aille : je n'ai rien à me mettre (je voulais me faire une jupe longue en velours et un chemisier brodé, mais ça dépasse mes moyens). À la rédaction, j'ai reçu lundi 281 \$ 200<sup>2</sup> pour de vieilles traductions<sup>3</sup>. Mais l'élasticité ne fait pas partie des propriétés de l'argent...

Elisa, y a-t-il d'autres hôtes là-bas ? J'aimerais. Vois-tu, ma bichette, le chiffre 13 t'a toujours porté bonheur – pour tes trois voyages à Teresópolis, tu avais les sièges n° 13, et etc., pas vrai ? Eh bien, tu es partie le 13. Et papa, quand il l'a remarqué, a dit que pour le concert de Yascha Heifetz, tu avais le fauteuil n° 13 ! Je vais essayer de te trouver une médaille avec le chiffre 13.

<sup>2</sup>À titre d'exemple, le salaire minimum au Brésil en 1940 était de 240 \$ 000, soit environ 480 €. Cette monnaie – « réis » – fut remplacée en 1942 par le « cruzeiro » dont l'unité était équivalente à mille « réis » (NdT).

<sup>3</sup>Clarice travaillait comme reporter et traductrice à l'Agence nationale. Cf. Note 16.

Elisa, as-tu à proximité une pharmacie, pour qu'on te fasse une piqûre?

S'il te plaît, écris un peu plus : c'est moi qui te le demande, et Tania, à qui j'ai lu ta lettre. Papa n'est pas là, c'est pourquoi il ne se manifeste pas. Donne-nous plus de détails : n'oublie pas que nous ne connaissons absolument rien de ta vie là-bas. Tu as beaucoup travaillé à Juiz de Fora<sup>4</sup>. Attention au surmenage<sup>5</sup>.

Sois heureuse, ma petite sœur chérie. Ne me déçois pas. Et réponds dès réception de la présente, le jour même.

Tania ne me charge pas de grand chose, elle dit qu'elle va t'écrire. Elle t'envoie mille baisers et souvenirs.

Je t'embrasse fort,  
ta Clarice

P.-S. Garde ton calme si tu n'arrives pas à lire mon écriture. Compte jusqu'à 10, fais un tour de jardin et remets-toi à la tâche dans un esprit chrétien de sacrifice.

<sup>4</sup>Juiz de Fora : ville du sud de l'État de Minas Gerais, à 184km de Rio (NdT).

<sup>5</sup>En français dans le texte.

BIBLIOGRAPHIE

**Les Éditions Triptyque (Montréal)**

Claire Varin, *Clarice Lispector, Rencontres brésiliennes*, 2007  
(première édition : Laval, Éd. Trois, 1987)

**Payot & Rivages**

*Le Seul Moyen de vivre, Lettres*, 2008

ET AUSSI

***des femmes*-Antoinette Fouque**

Benjamin Moser, *Pourquoi ce monde*,  
*Clarice Lispector, une biographie*, 2012

*Chroniques*,

Édition complète sous la direction de  
Benjamin Moser, 2019

Collection « La Bibliothèque des voix »

*La Passion selon G. H.*, lu par Anouk Aimée, 1983  
*Liens de famille*, lu par Chiara Mastroianni, 1989  
*L'Imitation de la rose*, lu par Hélène Fillières, 2008  
*Amour et autres nouvelles*, lu par Fanny Ardant, 2015  
*L'Heure de l'étoile*, lu par Sterenn Guirriec, 2020

# Mes chéries

## Lettres à ses sœurs

---

Préface de

**Nádia Battella Gotlib**

Traduction du portugais (Brésil) par

**Claudia Poncioni** et **Didier Lamaison**



Les lettres publiées ici ont été écrites dès 1940, alors que Clarice Lispector n'a que 20 ans et n'a pas encore publié son premier roman *Près du cœur sauvage* qui marquera pour la critique la naissance d'une grande écrivaine. À partir de 1944, Clarice Lispector accompagne son mari diplomate dans ses différentes

affectations et vit quinze ans loin du Brésil et de ses sœurs, Elisa et Tania, auxquelles la lie une affection intense. Elle entretient avec elles une correspondance haletante, vitale. Plus de 120 lettres furent choisies et publiées en 2007 au Brésil (éditions Rocco) et sont enfin accessibles au public français.

De Belém (1944) à Washington (1956), en passant par Naples (1945), Berne (1946), Paris (1947), Torquay (1950), nous accompagnons donc le quotidien de Clarice Lispector dans sa longue odyssée, que nourrit immanquablement une nostalgie irrémédiable.

Figure majeure de la littérature brésilienne, **Clarice Lispector** (1920-1977) construit une œuvre singulière, romans, nouvelles, contes et chroniques, traversés par un questionnement sur l'étrangeté du monde cachée dans l'apparente banalité des choses. Rigoureuse, maîtrisée, discrètement ironique, son écriture est aussi incarnée, sensuelle, « une écriture de l'attente, de l'espérance et de l'angoisse, articulée à l'inconscient », écrit à son propos Antoinette Fouque qui a publié la presque totalité de son œuvre en France.